

## Anthropologie et Sociétés



Éric MÉCHOULAN, *Le crépuscule des intellectuels. De la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation*. Québec, Nota bene, 2005, 230 p.

Martin Lambert

Volume 29, numéro 3, 2005

Altermondialisation : quelles altérités?  
Alterglobalization, Which Alterities?  
Altermundialización : ¿cuáles alteridades?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/012617ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/012617ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, M. (2005). Compte rendu de [Éric MÉCHOULAN, *Le crépuscule des intellectuels. De la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation*. Québec, Nota bene, 2005, 230 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 29(3), 224–226.  
<https://doi.org/10.7202/012617ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é  
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Mais l'intérêt de l'ouvrage réside aussi dans la démonstration qu'aux domaines économique et politique sont subordonnées d'autres catégories, comme par exemple les prestations matrimoniales ou la place de l'esclavage, travaux précédents d'Alain Testart.

L'auteur montre que les caractéristiques principales du monde II, mis à part quelques exceptions sur certains des points, sont la différenciation sociale selon la richesse, la stratification sociale avec l'émergence d'une classe « d'exclus » rendue dépendante par la menace de la misère, par l'endettement, par l'esclavage. La dette est inhérente au monde II, car il s'agit, riches ou pauvres, de devoir faire face à ses obligations sociales. Ainsi, la richesse, qui dans ce monde ne peut être réinvestie dans l'outil de production (monde III), sert globalement pour les dépenses ostentatoires de prestige, notamment celles des hommes les plus riches qui confisquent en même temps le pouvoir. Elle sert aussi à se marier, le mariage étant une nécessité sociale. La caractéristique matrimoniale du monde II est le prix de la fiancée qui renvoie à la nécessité de payer au beau-père un prix convenu pour pouvoir épouser sa fille. Dans certaines sociétés, le beau-père offrant une dot à son gendre, les échanges ont tendance à s'équilibrer. Dans les sociétés où il n'y a pas retour, le gendre peut fortement et durablement s'endetter pour se marier. Ainsi, conclut Alain Testart, s'endetter pour se marier peut conduire à l'asservissement voire à l'esclavage de la personne endettée, transformant ainsi « de simples inégalités économiques en relations de dépendance entre maîtres et esclaves » (p. 66) et, disant cela, à une organisation politique de dépendance.

La multiplication des exemples, la remise en cause argumentée de concepts pourtant bien installés, comme la longue discussion sur la chefferie, la démonstration des recouvrements entre systèmes matrimonial, économique et politique, sont d'une saine lecture vivifiante. Voilà un livre à mettre d'urgence sur toutes les étagères de ceux qui s'intéressent aux sociétés humaines.

Philippe Lorenzo ([philippe.lorenzo@sa.u-picardie.fr](mailto:philippe.lorenzo@sa.u-picardie.fr))  
 Sciences sanitaires et sociales  
 Université de Picardie  
 Chemin du Thil  
 80025 Amiens cedex 1  
 France

---

Éric MÉCHOULAN, *Le crépuscule des intellectuels. De la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation*. Québec, Nota bene, 2005, 230 p.

En juillet 2005 décédait Laurent-Michel Vacher, professeur de philosophie au cégep et auteur aussi prolifique que controversé. On le critiquait dans son milieu pour ses prises de position contre la tradition d'enseignement par les grandes œuvres et l'hermétisme rébarbatif d'une philosophie qu'il jugeait tour à tour bourgeoise et pédante. En 2004, il lançait une charge contre ce qu'il nommait le style amphigourique et l'obsession d'obscurité chez Nietzsche (Vacher 2004), selon lui deux vices que des interprètes prompts au délire venaient défendre en déniaient les évidences mêmes du texte.

C'est à la lecture de ce livre et de la critique dithyrambique que lui réservait Louis Cornellier dans sa chronique du *Devoir* que Méchoulan s'est mis de mauvaise humeur,

comme il l'indique lui-même. Il a décidé de répliquer à ce qu'il considérerait comme une démonstration de plus de l'anti-intellectualisme qui règne au Québec.

Vacher, dans son *Crépuscule d'une idole*, cherche à replacer Nietzsche à la case qu'il croit lui correspondre : celle d'un auteur adepte du charabia et dont trop de commentateurs ont voulu sauver la peau en refusant d'en voir l'évidente tendance fascisante. Le défunt professeur construit donc un « portrait-robot » du fascisme qu'il compare à des extraits de l'œuvre de Nietzsche ; pour lui, il s'agit de retourner à la lettre et de l'affronter par-delà les effets de style.

Dans sa réplique cinglante, Méchoulan, au lieu que de chercher à défendre ou réhabiliter Nietzsche, reprend l'analyse de Vacher pour en démontrer les apories et les insuffisances. Il pose d'entrée de jeu une distinction fondamentale qui parcourt l'ensemble de l'ouvrage : un journaliste n'est pas un intellectuel et ceux-ci n'opèrent pas dans les mêmes paramètres. Ainsi, l'intellectuel s'occupe et se préoccupe d'une réflexion dans la nuance et la complexité ; il travaille l'événement dans le détail et surtout dans la lenteur. Au contraire, le journaliste fait sienne une information parcellaire dont la rapidité et l'enchaînement des nouvelles ne permettent pas la nuance. D'une part virtualité du sens et *ethos*, de l'autre actualité des faits divers et *pathos*. Méchoulan précise toutefois, avec une prudence avisée, que le journalisme dont il parle n'appartient pas en propre aux journalistes, pas plus que le travail intellectuel n'est l'apanage des intellectuels. Point question ici de corps de métier mais plutôt de fonctions sociales, ce qui permet à l'auteur d'enfoncer ces figures dans le stéréotype sans lui-même s'encombrer de nuances.

Ses deux premiers chapitres, Méchoulan les consacre à analyser la méthode de Vacher. Il s'en prend à l'idée de portrait-robot et de recherche de preuves dans la surface des mots : évitant l'interprétation, cette approche écarte les contextes sémantique, syntaxique, socioculturel, historique, etc. En outre, l'auteur déplore un portrait partiel du fascisme qui en esquivait les manifestations historiques sous prétexte de cerner la « mentalité » fasciste, faisant foin de l'intime rapport entre idées et actions. Méchoulan dénote là facilité et rapidité. Il en va de même dans le choix des citations qui semble mener Vacher à des conclusions que ces citations, remises en entier et en contexte, ne lui permettraient pas ; pour Méchoulan, il est clair que Vacher élague le propos de Nietzsche pour servir le sien.

D'un côté, Vacher tirerait à boulet rouges sur le délire d'interprétation des idolâtres et sur le délire et l'utopisme de l'idole elle-même. Pour lui, Nietzsche embellit de style un fond fascisant et en embrouille l'exacte teneur. Méchoulan, de l'autre côté, voit dans cette posture celle de l'anti-intellectuel qui croit que les idées travestissent le réel et qui méprise le réel travail intellectuel. Au demeurant, comme cette analyse loge pour Méchoulan à l'enseignement de l'approche journalistique, il se donne à cœur joie de reprendre, et dans toute l'étendue de leur complexité, ce qu'il considère comme les défaillances de Vacher du long des quatre chapitres suivants.

Outre la nécessaire prise en compte de l'histoire pour comprendre un phénomène comme le fascisme et le portrait incomplet de ce mouvement historique que dresse Vacher, Méchoulan s'attarde aux questions du style et de l'histoire de la philosophie. Nietzsche, pour Vacher, représente le summum du style obscurcissant défiant toute injonction de raison et de clarté. Or, s'attendre à ce que le langage philosophique décrive sans ambiguïté des idées signifie pour Méchoulan nier le rapport au langage, la langue servant aussi à construire le monde : le style participe de la construction des idées. Quant à l'histoire de la philosophie,

elle enseigne que Nietzsche s'inscrit, avec certains contemporains comme Bergson, dans une critique du rationalisme qui n'en pose pas moins la puissance de la raison.

Au terme de ce décapant examen de Vacher, aux prises avec le problème de l'interprétation, Méchoulan critique l'herméneutique pour ce qu'elle enfouit le sens dans d'insondables profondeurs. Tout à l'inverse, il condamne la superficielle clarté des surfaces. Il développe alors l'idée du principe de léger-écart qui, s'il ne rompt avec les surfaces, en propose une lecture décalée alimentée par un art des points de vue. Il appelle ainsi à une intelligence de la lecture dont la société dite du savoir semble faire l'économie.

Plus qu'un brûlot, plus que la déconstruction du propos d'un auteur, ce livre est une invite à une lecture exigeante et rigoureuse qui prend la mesure de son objet dans toute sa densité. Méchoulan cherche à rendre à Nietzsche toute la complexité qu'on lui doit si on veut bien saisir les directions multiples vers lesquelles s'oriente son œuvre. Ce faisant il montre les insuffisances du propos de Vacher. Mais en définitive, Nietzsche n'est qu'un prétexte.

Au final, Méchoulan fait sien un questionnement sur le sort réservé aux textes et à la réflexion intellectuelle. Il ne fait pas dans la dentelle, certes : à traits grossis, il présente journalisme et intellectualisme, louant celui-ci et vilipendant celui-là tout en les considérant comme nécessaires. L'on pourrait contester les portraits qu'il esquisse pour leur rigidité. Pourtant, il résulte de son exposé un questionnement touffu sur deux manières de rapport au texte et même au monde. C'est une réflexion fine qui met en jeu non sans détours ce qu'il advient, dans notre société, de la rigueur, de la complexité, de la lenteur dans une ère où l'enflure médiatique qui ne s'encombre pas de ces attributs s'est bâti un nid plus que confortable.

## Référence

VACHER L.-M., 2004, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*. Montréal, Liber.

Martin Lambert (martin.lambert.2@ulaval.ca)  
Département d'anthropologie  
Université Laval  
1398, rue de la Sapinière  
Lévis (Québec) G6K 1B7  
Canada

---

Emmanuelle SIBEUD, *Une science impériale pour l'Afrique? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 2002, 356 p., bibliogr.

Sous l'impulsion de Foucault, faire l'archéologie d'une science est devenu une mode fort répandue dans le milieu universitaire. Dans celui des chercheurs africanistes en particulier, cette entreprise foucaldienne a trouvé dans le livre du philologue congolais Valentin Yves Mudimbe l'une de ses premières et meilleures réalisations. En effet, *The Invention of Africa : Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, internationalement plébiscité tant chez les africanistes anglophones que chez leurs homologues francophones, apparaît comme